

□ Temps de lecture : 5 min.

Redécouvrir la grande valeur de la proximité, de l'amitié, de la joie simple de la vie quotidienne, la valeur du partage, de la parole et de la communication.

J'écris ces lignes, chers amis de Don Bosco et de son précieux charisme, en regardant le projet du Bulletin salésien de septembre. Ma salutation est la dernière chose à insérer : je suis le dernier à écrire, en fonction du contenu du mois. Comme le faisait Don Bosco.

En ce mois, au début de l'année académique dans les écoles, dans les oratoires, je suis heureux de voir que les messages ont une saveur missionnaire (c'est pourquoi on parle des Philippines et de la Papouasie-Nouvelle-Guinée), et aussi la simplicité d'une « mission salésienne » avec la saveur locale de la maison de Saluzzo.

La lecture du bulletin me fait apprécier quelque chose qui est très nôtre, très salésien, et qui, j'en suis sûr, plaît à beaucoup d'entre vous : je veux parler de la grande valeur de la proximité, de l'amitié, de la joie simple dans la vie de tous les jours, de la valeur du partage, de la conversation et de la communication. Le grand cadeau d'avoir des amis, de savoir que l'on n'est pas seul. Le sentiment d'être aimé par tant de bonnes personnes dans notre vie.

En pensant à tout cela, il m'est venu à l'esprit un témoignage sincère et très honnête d'une jeune femme qui a écrit au père Luigi Maria Epicoco et que celui-ci a publié dans son livre *La luce in fondo*. C'est un témoignage que je voudrais vous faire connaître parce que je le considère comme l'antithèse de ce que nous essayons de construire chaque jour dans chaque maison salésienne. Cette jeune femme sent, dans un certain sens, qu'il n'y a pas de succès ni d'accomplissement s'il manque la plus humaine des rencontres, la plus belle des relations humaines, et cette année scolaire que nous commençons nous le rappelle.

Cette jeune femme écrit d'elle-même : « Cher Père, je vous écris parce que je voudrais que vous m'aidiez à comprendre si la nostalgie que je ressens ces mois-ci signifie que je suis étrange ou que quelque chose d'important a changé pour moi. Il serait peut-être utile que je vous parle un peu de moi. J'ai décidé de quitter la maison alors que j'avais à peine dix-huit ans. C'était une façon d'échapper à un environnement qui me semblait si étroit, si étouffant pour mes rêves. Je suis donc arrivée à Milan à la recherche d'un travail. Ma famille ne pouvait pas soutenir mes études. C'est aussi pour cela que j'étais en colère contre eux. Tous mes amis s'empressaient de choisir une faculté. Je n'avais pas le choix car personne ne pouvait me soutenir. J'ai cherché un emploi pour vivre et j'ai rêvé pendant des

années d'avoir la chance d'étudier. J'ai réussi et, au prix d'immenses sacrifices, j'ai obtenu mon diplôme. Le jour de ma remise de diplôme, je ne voulais pas que ma famille y assiste. Je pensais que des paysans n'ayant fait que des études secondaires ne comprendraient rien à mes études. J'ai seulement dit à ma mère que tout s'était bien passé, et j'ai senti ses larmes qui, pendant un instant, m'ont réveillé avec un sentiment de culpabilité que je n'avais jamais ressenti auparavant. Mais c'était peu de chose. Je me suis réalisée par mes propres forces et je n'ai jamais pu ou voulu compter sur personne. Même au travail, j'ai progressé parce que j'ai choisi de m'allier à moi-même.

J'ai passé des années comme ça. Et je ne comprends pas pourquoi ce n'est que maintenant, au milieu de l'enfermement de cette pandémie, qu'une nostalgie pour ma famille a éclaté en moi. Je rêve de leur dire tout ce que je ne leur ai jamais dit. Je rêve de serrer mon père dans mes bras. La nuit, je me réveille et je me demande si l'on peut vivre une vie émancipée de relations aussi significatives. Même les relations que j'ai eues au fil des ans n'ont jamais franchi la frontière de la véritable intimité. Mais aujourd'hui, tout me semble si différent. Maintenant que je ne peux plus choisir de quitter la maison ou d'aller voir qui je considère comme important, je me suis éveillée à la réalisation du grand mensonge dans lequel je vivais depuis tout ce temps.

Qui sommes-nous sans relations ? Peut-être simplement des personnes malheureuses en quête d'affirmation. Je me suis rendu compte que tout ce que je faisais, en réalité, je le faisais parce que j'espérais que quelqu'un me dise qui j'étais vraiment. Mais les seuls qui pouvaient m'aider à répondre à cette question, je les ai coupés en mettant fin à mes relations. Et maintenant, ils risquent leur vie à des centaines de kilomètres de moi. Si je devais mourir, je voudrais être avec eux et non avec mes succès ».

Une joie partagée

J'apprécie l'honnêteté et le courage de cette jeune femme qui m'a fait beaucoup réfléchir sur notre réalité d'aujourd'hui. Elle m'a fait réfléchir sur le style de vie que nous menons dans tant de familles où l'important est d'avoir de bons résultats, d'obtenir une bonne situation économique, de remplir nos journées de choses à faire pour que tout soit rentable, etc.... mais nous payons des prix très élevés pour vivre toujours, et de plus en plus, non pas à l'extérieur de la maison mais à l'extérieur de nous-mêmes. Le danger est de vivre sans centre, c'est-à-dire « décentré ». Et croyez-moi, chers amis, vous ne pouvez pas imaginer à quel point cela se voit surtout chez les garçons et les filles de nos maisons, de nos cours et de nos oratoires.

Le second successeur de Don Bosco, Don Paolo Albera, se souvient : « Don Bosco éduquait en aimant, en attirant, en conquérant et en transformant. Il nous a presque tous enveloppés dans une atmosphère de satisfaction et de bonheur, d'où étaient bannis le chagrin, la tristesse et la mélancolie... Il écoutait les enfants avec la plus grande attention, comme si les choses qu'ils disaient étaient toutes très importantes.

Le premier plaisir de la vie est d'être heureux ensemble : « La joie partagée est double ». Le mot d'ordre de l'éducateur est « Je suis bien avec vous ». Une présence qui est intensité de vie.

Un biographe de Don Bosco, Don Ceria, raconte qu'un haut prélat, après une visite au Valdocco, déclara : « Vous avez dans votre maison une grande fortune, que personne d'autre n'a à Turin et que les autres communautés religieuses n'ont pas non plus. Vous avez une pièce dans laquelle quiconque entre plein d'affliction en ressort rayonnant de joie ». Le père Lemoyne nota au crayon : « Et nous sommes mille à avoir fait l'expérience ».

Un jour, Don Bosco dit : « Parmi nous, les jeunes semblent maintenant des fils de famille, tous maîtres de maison ; ils font leurs intérêts de la Congrégation. Ils disent notre église, notre collège, tout ce qui concerne les Salésiens, ils l'appellent nôtre ».

C'est pourquoi cette nouvelle année est une occasion de prendre soin et de nous occuper de ce qui est le plus essentiel et le plus important. Pour notre famille.